

Carlo

Parler à un assassin, vous avez déjà fait ça ? L'autre jour au café, un homme s'est assis près de moi et m'a adressé la parole sans préambule :

— J'espère que vous n'êtes pas une de ces femmes qui part en courant à la moindre souris !

Il était d'une pâleur angoissante, les cheveux ternes et hirsutes. Après quinze années passées sous les verrous, il vivait avec moi ses premiers instants de liberté. Quelle idée de rentrer dans ce bar ! J'attire tous les paumés, les sans-logis, les pas beaux, les branquignols, les farfelus, les paranoïaques et les psychopathes, sans oublier les désespérés et maintenant les libérés.

Mon assassin s'appelle Carlo, il a tué sa femme et ses deux enfants. Il a voulu se suicider, il s'est raté :

— Ils m'ont sauvé la vie ! Moi, j'en avais rien à foutre. J'ai tué ma femme et mes gosses, comment vous croyez qu'on peut vivre après ça !

Victime du chômage, il ne pouvait plus subvenir aux besoins de sa famille. Il ne le supportait pas. Pour oublier, il buvait, un peu. Oh ! Pas grand-chose. Mais ça, c'est ce qu'il croyait. Il buvait suffisamment pour mettre en péril la vie des siens. Carlo aurait aimé avoir un bon job, pour revenir fatigué le soir et satisfait de sa journée. Mais ce n'était pas ce qui se passait. Lorsqu'il rentrait, toujours les mêmes questions le plongeaient dans l'embarras. Il avait des tonnes de factures à payer, les huissiers aux trousses et ses petits criaient famine :

— C'est la chose au monde la plus insupportable !

Ils avaient tout pris en commençant par la voiture. Ils avaient saisi la chaîne hi-fi, le lave-linge et quelques meubles.

— Mes gosses étaient dans un état pitoyable, ils étaient toujours l'un sur l'autre, comme s'ils se protégeaient d'une menace. J'ai réfléchi à tout ça, ils commençaient à mourir tout seuls mes gamins. Et ma gonzesse, elle comprenait rien. À force, elle me tapait sur le système. Elle aussi pourtant avait faim. Je crois qu'elle était dépressive. C'est pas facile de prendre une décision pareille...

La semaine suivante, ils avaient enlevé la télévision. Carlo n'avait pas supporté. C'était la seule distraction qu'il pouvait offrir à sa famille. Il regardait le foot avec ses gamins. Il les faisait rire en jouant autour de la table basse dans le petit salon. Il imitait les stars du ballon rond qui se tordaient de douleurs et qui tout à coup, ne ressentant plus rien, repartaient en courant comme des lapins.

Une assistante sociale a fini par débarquer chez lui. Les mômes avaient été signalés par le directeur de l'école. C'était le comble, la goutte d'eau comme on dit ! Mais cette femme était pire qu'une goutte d'eau, elle était un étang, un torrent, un océan en pleine tempête ! Elle a menacé Carlo, les enfants allaient être placés. La DASS... Ce mot a fait l'effet d'une bombe. Carlo a gardé son calme :

— Bien Madame, c'est sûrement ce qu'il y a de mieux. Au revoir, merci pour votre aide.

Carlo avait retourné le problème dans tous les sens. Il n'imaginait pas qu'on lui enlève ses garçons :

— On ne nous séparera pas, mes enfants, c'est toute ma vie !

La DASS, il y a passé son enfance. Il était hors de question qu'ils vivent cette galère. C'était un enfermement, une mise en marge, un étiquetage. Partout, dans toutes les administrations, à l'école et plus tard dans la vie professionnelle, cette étiquette est lourde à porter. Elle pèse dans le dos. Elle bringuebale dans celui de Carlo, sans pitié.

La nuit a été longue, il fallait prendre une décision, agir avant le retour de l'assistante sociale. Au petit matin, il a rassemblé sa famille dans la cuisine, calmement. Il a saisi la carabine. Ils ont reçu une balle chacun dans la tête. Pas de cris, beaucoup de sang.

Carlo s'est retrouvé seul face aux cadavres. Il ne bougeait plus, il les regardait. Les voisins, alertés par les coups de feu, frappaient à la porte. Le vacarme a obligé Carlo à sortir de sa torpeur. Il a glissé le canon dans sa bouche et il a tiré.

La suite, vous la connaissez. Carlo a été sauvé, jugé et condamné à quinze ans. Comment allait vivre cet homme maintenant ? Que comptait-il faire de sa vie après quinze ans de détention ?

— J'en ai profité pour faire des études. Y'a une psychologue qui m'a donné de bons conseils. Elle m'a dit que si je voulais m'en sortir, il fallait oublier, comme si c'était un cauchemar. Au zonzon, ils ont toutes sortes de médicaments pour aider à oublier. Je me suis lancé dans la préparation de diplômes en tout genre, ils m'ont assuré qu'avec ça, c'était du boulot à la sortie.

Il s'est levé, a vidé son verre, m'a saluée et il a quitté le bar. J'étais stupéfaite. Il m'a raconté tout ça sans un seul frémissement, avec la froideur d'un bourreau, pas de tressaillement, pas de larmes.

Peu de temps après cette rencontre étonnante, je suis tombée sur un article du journal qui relatait l'histoire d'un certain Carlo Strasdorri, ancien détenu de la Centrale. Bien entendu, j'ai pensé à mon libéré, il a dû accomplir quelque chose de remarquable pour avoir son nom dans le quotidien régional. En effet, c'était assez colossal. Il a volé une voiture et a percuté un mur à pleine vitesse ainsi, il était sûr de mener à bien ce qu'il avait commencé quinze ans plus tôt. Il le devait à sa famille.